

Il n'y a rien au-dessus d'eux, et ils sont armés

Stanley Hoffmann, *Une morale pour les monstres froids*, Pour une éthique des relations internationales, Boréal Express, 1983, 255 p.

Pascal Bruckner, *Le sanglot de l'homme blanc*, Seuil, coll. L'histoire immédiate, 1983

Marc Chabot and Sylvie Chaput

Number 11, December 1983, January 1984

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/21367ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Nuit blanche, le magazine du livre

ISSN

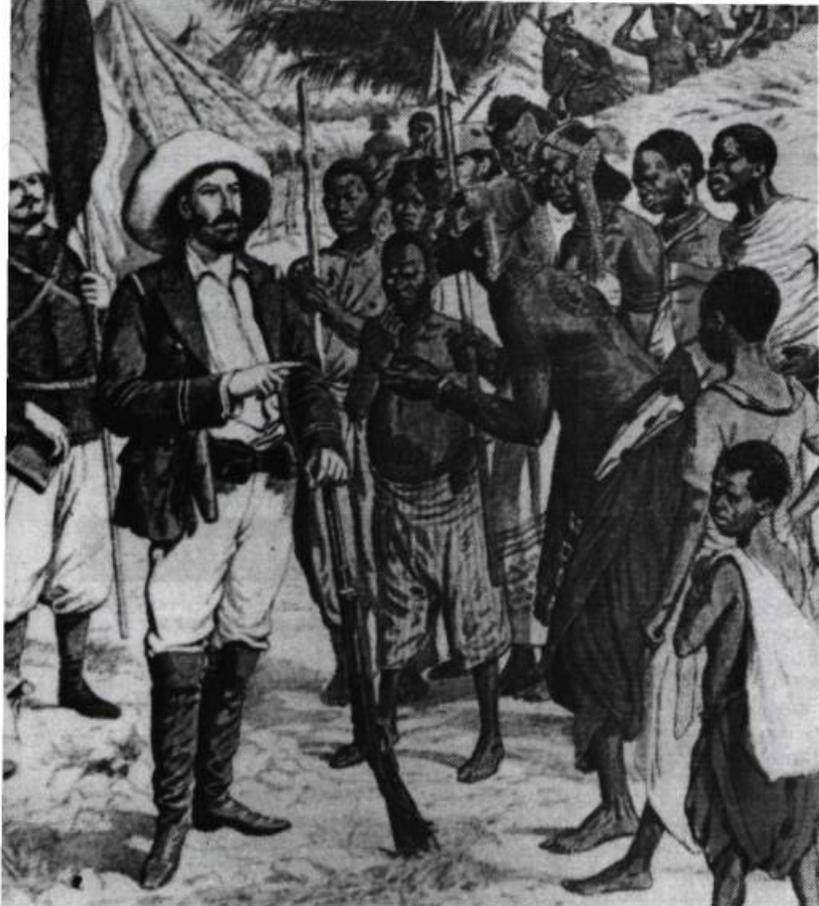
0823-2490 (print)

1923-3191 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Chabot, M. & Chaput, S. (1983). Il n'y a rien au-dessus d'eux, et ils sont armés / Stanley Hoffmann, *Une morale pour les monstres froids*, Pour une éthique des relations internationales, Boréal Express, 1983, 255 p. / Pascal Bruckner, *Le sanglot de l'homme blanc*, Seuil, coll. L'histoire immédiate, 1983. *Nuit blanche*, (11), 38–39.



*Remise à l'ordre du jour par des négociations américano-soviétiques toujours pénibles, la question de la paix provoque des manifestations, éveille des passions, suscite des inquiétudes et des réflexions. Sur l'écran: deux superpuissances opposées, quatre milliards d'êtres humains en péril. Simplification — inévitable? — théâtralisation. Nous ne saurions oublier le domaine plus vaste et complexe des relations internationales. Deux ouvrages récents, *Une morale pour les monstres froids*, de Stanley Hoffmann, et *Le sanglot de l'homme blanc*, de Pascal Bruckner, l'abordent chacun à leur manière.*

La conscience planétaire ne saurait être le simple fruit de la bonne volonté, et il ne suffira manifestement pas de tendre la main à l'autre, quel qu'il soit, pour qu'il la prenne. La Terre est faite d'États trop nombreux et trop différents, habitée par une infinité de personnes aux croyances, aux aspirations et aux besoins trop contradictoires, sans cesse partagées entre leurs allégeances nationales et leur sentiment d'être

il n'y a rien

citoyens du monde. Même les chartes et les traités ne donnent que l'illusion d'une «grammaire commune»: «Des gens qui croient à des valeurs très différentes et recourent au même vocabulaire, dégradent à la fois le vocabulaire et les valeurs que celui-ci exprime.»

Est-il pour autant impossible d'établir une éthique des relations internationales qui guiderait aussi bien les chefs d'État que les citoyens? C'est la question de Stanley Hoffmann. Et c'est son mérite de ne sous-estimer ni la multiplicité ni l'ampleur des problèmes tout en ne renonçant ni à ses convictions, ni à ses attachements. S'il est desservi par un style un peu embrouillé, il conserve toujours les couleurs affichées au début: résolument démocrate et réformiste, il peut critiquer les régimes démocratiques sans déprécier les principes sur lesquels ils se fondent, percevoir les inconvénients de la lenteur sans pour autant sauter à pieds joints dans l'impatience.

Une éthique de la modération

«La morale de l'homme d'État devrait être un mélange de trois éléments différents: les fins, les moyens et la modération.» Les fins et les moyens doivent évidemment être soumis à un jugement moral, toujours difficile. Ce débat est vieux comme la politique; la règle de la modération l'est beaucoup moins. Mais à une époque où les enjeux enflent constamment, elle est devenue essentielle.

Dans des secteurs aussi divers que le recours à la force, le respect des droits de l'homme ou la répartition des ressources, Hoffmann estime qu'aucune solution solide ne saurait être atteinte dans une autre perspective que celle-ci: le domaine des relations internationales doit vraiment devenir le domaine de toutes les nations, le lieu de l'établissement d'un droit encore trop fragmentaire. À une morale du «nous contre eux», il faut substituer des engagements communs et réciproques; à des organisations trop boîteuses, des mécanismes de contrôle auxquels tous les pays accepteraient de s'en remettre. En fait, le monde est une société qui a besoin d'un pouvoir législatif, exécutif et judiciaire.

Un plancher commun, un plafond mobile

Mais ceci ne peut évidemment se réaliser que par étapes. Et pour Hoffmann, il vaut toujours mieux parvenir à une entente sur des points modestes que tomber trop bas pour avoir visé trop haut.

Je donnerai un seul exemple: la politique des droits de l'homme du gouvernement Carter, qui lui sert à montrer les effets du gigantisme. Si la liste des droits essentiels est trop longue, trop peu de pays s'entendront sur elle; aucun pays ne

au-dessus d'eux,

peut prétendre au rang de gendarme moral, même pas surtout parce que c'est hautain, mais inefficace. Il faut plutôt fixer des droits minimaux afin que le plus grand nombre possible de gouvernements acceptent de les garantir sur leur territoire, d'en surveiller l'application partout et de protéger, petit à petit, de plus en plus de droits.

Curieusement, ce livre bourré de problèmes épineux et de solutions partielles a un effet apaisant. Conscient de vivre dans un «siècle de sang», Hoffmann refuse le catastrophisme. En tentant d'ouvrir des voies d'avenir, il nous montre qu'il a choisi de faire comme si la Terre allait survivre. Pari risqué, qui ne peut être gagné sans une réflexion patiente.

Sylvie Chaput

Stanley Hoffmann, *Une morale pour les monstres froids*, Pour une éthique des relations internationales, Boreál Express, 1983, 255 p.

Il y a la haine et l'amour. Il y a le coupable et l'innocent. Il y a le savant et l'ignare. Il y a le riche et le pauvre. Et c'est à l'intérieur de ces limites que pense l'homme occidental. En dehors de ces traditionnelles catégories, il n'y aurait pas de place pour la pensée et la philosophie. Voilà, maladroitement résumé, le livre de Pascal Bruckner: *Le sanglot de l'homme blanc*.

La raison de l'homme blanc

La raison de l'homme blanc occidental était en mesure d'expliquer le monde. Mais personne ou fort peu de penseurs se sont aperçus que tous les concepts utilisés étaient chargés d'affectivité. Tant et si bien qu'il n'est pas du tout certain que nous arrivions à nous penser correctement. Pas plus nous que les autres d'ailleurs. Peut-être est-ce même pire pour les autres puisque nos observations partent d'une vision erronée de nous-mêmes.

«Le bon sauvage est coupable par avance d'avoir été déclaré parfait», nous dit Bruckner. «La supériorité de principe a glissé dans une infériorité de fait.» Les longues dissertations des philosophes européens sur «l'homme» nous le révèlent aussitôt que nous changeons notre angle de lecture, aussitôt que nous commençons à douter de la description qui nous est faite de l'autre.

Jusqu'à présent, nous étions «supérieurs» de «nature». Depuis le milieu du siècle,

nous sommes «inférieurs» de «nature». De la bonne conscience à la mauvaise conscience, de l'impérialisme à la honte de soi. Attitudes morales, bien sûr, mais monologues sur nous-mêmes aussi. L'homme occidental, et plus particulièrement l'Européen, a du mal à se sortir de son cadre.

Les certitudes de l'Européen l'amènent à dire sur les autres des énormités, mais le contraire ne change rien. Les renversements du discours colonialiste provoquent une haine de soi qui fait de nous des «sauvages civilisés».

Mais le livre de Bruckner va encore plus loin. Il se porte à la défense de cette société occidentale dans laquelle nous vivons. Une défense qui évite très justement de tomber dans le discours sur notre supériorité ou le *mea culpa* sans pardon. «En d'autres termes, n'avoir qu'une culture nationale est mortel pour l'esprit; ne pas en avoir est aussi mortel; d'où la nécessité de soutenir en les perdant à la fois les deux exigences.» Disons que Bruckner fait le pari suivant: il est plus facile de vivre aujourd'hui avec et dans cette contradiction, que d'essayer d'en sortir en choisissant l'un ou l'autre terme.

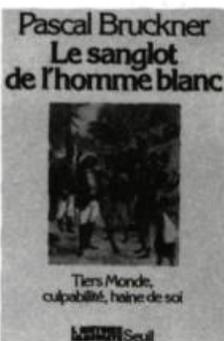
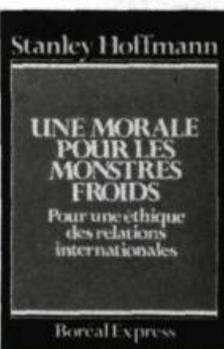
Le roi de la jungle

Je me suis dit qu'il n'était peut-être pas nécessaire de lire un livre sur la guerre pour en comprendre l'origine. Il y a dans *Le sanglot de l'homme blanc* des éléments d'information qui nous en apprennent beaucoup sur notre manière de penser l'autre. Les guerres ne sont pas le simple résultat de l'économie; avant cela, il y a des hommes qui se pensent comme «homme» et qui s'imaginent avoir une vision parfaite de la réalité de l'autre et de soi. Il faut s'interroger sur nous, cesser de regarder le monstre en nous, cesser de regarder le monstre en l'autre. La culpabilité ne mène nulle part. Non, c'est faux. Elle nous mène aussi loin de nous-mêmes que l'innocence factice.

Quand l'Européen cessera de voir le reste du monde comme un zoo où des animaux étranges vivent et veulent sa destruction, il pourra peut-être commencer à se penser comme autre chose que le roi de la jungle. Il y a eu des tarzans de la brousse, mais il y a eu encore plus de tarzans de la pensée.

Marc Chabot

Pascal Bruckner, *Le sanglot de l'homme blanc*, Seuil, coll. L'histoire immédiate, 1983.



et ils sont armés